

L'ŒUVRE DE TRADUCTION DE LA SEPTANTE

Prof. dr. Ștefan MUNTEANU

Institut de Théologie Orthodoxe „Saint-Serge”, Paris, France

Abstract

The various studies on the text of the Septuagint (LXX) tried, through the comparison of the variants which separated it from the Masoretic Text (MT), to provide for each book a “critical view” on the way the translators have been working. These studies indicate that inside every book we find a certain freedom in the choice of the method. From couple of examples, we are going to see in this article how the earlier translators of the LXX have used these various translation methods in a concrete manner all along their work. It will allow us to understand better why the differences that we find in the LXX in comparison to the MT are not all due to particular readings, nor of the translation mistakes and don't come from the lack of knowledge or care of the translators.

Keywords: Septante, Texte Massorétique, tiqquné sophérim, Massora parva, Massora magna, gematria, midrash, targum.

1. Quelle méthode de traduction?

De manière générale, les traducteurs de la Septante (LXX) ont dû adopter les deux principaux modèles de traduction définis dans l'Antiquité: la traduction-décalque (*ad verbum*), qui se caractérise par une adhérence totale et scrupuleuse à la lettre et à la forme du texte original, et la traduction-interprétation (*ad sensum*), plus attentive au sens qu'à la forme, parfois nécessaire pour des raisons littéraires. Cependant, comme les livres n'ont pas été traduits à la même époque, ni par les mêmes traducteurs, ni dans le même endroit, la version finale de la LXX témoigne d'une grande variété de méthodes de travail¹. Les divers procédés employés par les traducteurs

¹ Les premiers traducteurs du Pentateuque, dont le travail servit de modèle pour les livres suivants, ont opéré un choix très équilibré dans leur méthode de traduction; fidèles au texte hébraïque, ils ont néanmoins évité une traduction *ad verbum* peu élégante. Progressivement, les autres traducteurs sont revenus à une approche plus littérale.

tout au long de leur travail pourraient être regroupés *grosso modo* en trois catégories:

1) Avant tout, des techniques grammaticales ou philologiques simples et communes à toute traduction:

- La LXX est généralement une traduction littérale dans laquelle les traducteurs cherchent à transmettre le sens du texte original hébreu tout en gardant les constructions linguistiques de celui-ci. Ceci explique les nombreux hébraïsmes ou décalques présents dans la LXX, dont les plus connus sont: בָּרַךְתָּ / εὐλόγηκας εὐλογίαν (tu as béni une bénédiction); מוֹת יוֹמָת / θανάτω θανατούσθω (de mort il mourra); חַיֵּה תְּחֵה / ζῶῃ ζήση (de vie tu vivras); אֶל־פֶּה / στόμα κατὰ στόμα (bouche à bouche); יְהִי רָצוֹן / φόβος θεοῦ (la peur de Dieu); סֵפֶר דְּבָרֵי הַיָּמִים / βιβλίον λόγων τῶν ἡμερῶν (le livre des paroles des jours), etc. Compréhensibles pour les Juifs hellénisés connaissant le substrat hébraïque du texte, ces locutions peuvent s'avérer étranges pour un lecteur ou un auditeur non averti.

- Lorsque les traducteurs s'intéressent davantage à la forme originale des mots qu'à leur compréhension par leurs destinataires, ils n'hésitent pas à sacrifier la langue grecque en inventant de nouveaux mots. C'est le cas des termes liés au culte, souvent transcrits sous leur forme hébraïque ou araméenne: אֵיִלָּם / αἰλαμ (vestibule du temple; transcription de אֵילָם); דְּבִיר / δαβιρ (le saint des saints); סָבְבָטוֹן / סָבְבָטָא (hébreu שַׁבָּת, araméen שַׁבְּתָא); מָנְנָא ou מָנְ (hébreu מָן, araméen מְנָ); פָּאֶשְׁחָא ou plus rarement פָּאֶשְׁעָ (hébreu פָּשַׁע, araméen פָּשְׁעָ); תְּרָפִים / θαραφιν (idoles domestiques); שִׁיכָר / σίκλος (terme technique de mesure); אֶזְוִב / ὕσσωπος (plante utilisée dans des buts médicaux ou religieux); אֶפְרוֹד / εφουδ (éphod); אֶזְוִב / Σαβᾶθ, etc.

- Par contre, lorsque les traducteurs cherchent à rendre le sens des mots hébreux, ils font appel au vocabulaire littéraire ou populaire de la langue grecque. Nous assistons alors à l'hellénisation du texte hébreu à travers l'emploi de plusieurs équivalents grecs pour un même mot hébreu. Ainsi, le mot רַחֲמִים (bonté, miséricorde, fidélité) est rendu tantôt par ἔλεος (cf. Gn 24, 12; Ex 20, 6; Nb 14, 19; Dt 5, 10), tantôt par ἐλεημοσύνη (cf. Gn 47, 29), tantôt par δικαιοσύνη (cf. Gn 19, 19; Ex 15, 13). De même, pour rendre le mot נֶפֶשׁ (âme, personne, vie), les traducteurs utilisent trois mots grecs différents: ψυχή (cf. Gn 1, 20; Za 11, 8), ἀνήρ (cf. Gn 14, 21; Pr 16,

26) et σῶμα (cf. Gn 36, 6). La répétition d'un seul équivalent signifierait un emploi déplacé par rapport à la manière grecque de s'exprimer.

2) Deuxièmement, on trouve dans la LXX des choix de traduction à mettre sur le compte de la théologie sous-jacente des traducteurs ou de la mentalité hellénistique de la diaspora juive.

Ainsi, pour des notions théologiques importantes, les traducteurs rendent souvent un même mot hébreu par un même mot grec, notamment pour: יהוה (YHWH)/Κύριος (Seigneur)²; בְּרִית (alliance)/διαθήκη (testament); תּוֹרָה (instruction)/νόμος (loi); אֶהְבֶּה (amour)/ἀγάπη (amour); צְדָקָה (justice)/δικαιοσύνη (justice); בָּרַךְ (bénir)/εὐλογέω (dire du bien); עֵדֶן (plaisir, délices)/παράδεισος (jardin, un mot perse); etc. De même, un même mot grec peut répondre à divers équivalents hébreux, comme εἰδωλον (idole) qui correspond au moins à quinze mots hébreux différents, ce qui implique vraisemblablement un recentrage de la polémique contre les faux dieux autour de l'idée de non-réalité³.

- Certains termes ne sont pas pris dans leur signification originelle, mais celle qu'ils avaient alors dans le milieu judéo-hellénistique. Ainsi, le mot גֵּר (étranger, immigré), rendu parfois par πάροικος (voisin), a été plus souvent traduit avec προσήλυτος (qui s'approche), un néologisme indiquant quelqu'un qui adopte la religion d'Israël, d'où son insolite emploi en Ex 22, 20 [LXX]: „Car vous avez été *prosélytes* (גֵּרִים/προσήλυτοι) en Égypte". Le mot βάροβαρος, indiquant à l'origine „quelqu'un qui ne parle pas le grec", a été utilisé, selon l'usage de l'époque, pour désigner „un peuple parlant d'une manière étrangère", c'est-à-dire les non grecs, comme dans le Ps 113,1 [LXX]: „Quand Israël sortit d'Égypte, quand la famille de Jacob quitta un *peuple barbare* (ἐκ λαοῦ βαρβάρου; Ps 114 [TM]: לַעַם לְעֵזָא = un peuple parlant indistinctement)". Dans le

² Les premiers manuscrits de la LXX contenaient probablement la transcription ΙΑΩ, telle qu'on trouve en 4QpapLev^b; cf. E. Tov, "The Ketiv-Qere Variations in Light of the Manuscript Finds in the Judean Desert", dans E. Tov, *Hebrew Bible, Greek Bible, and Qumran: Collected Essays*, TSAJ 121, Mohr Siebeck, Tübingen, 2008, p. 258.

³ „Le mot grec désigne une forme visible, mais sans consistance: dans la mythologie grecque, il peut s'agir de fantômes qui prennent la place d'une personne et par lesquels les dieux trompent les humains", J. Joosten, „Traduire la Parole. La Septante à la lumière de l'histoire, de la philologie et de la théologie", *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, Tome 93/4, 2013, p. 488.

même souci d'actualisation du sens, les traducteurs n'hésitent pas à remplacer les Philistins par les Grecs en Is 9, 11 [LXX]: „La Syrie à l'Orient, les Grecs (ἡ Ἰσραήλ/τοὺς Ἕλληνας) à l'Occident”.

3) Troisièmement, beaucoup de techniques de traduction reflètent pleinement les procédés de l'exégèse juive de l'époque. Ces techniques semblent correspondre aux *middôth* (מדות, mesures), c'est-à-dire aux règles herméneutiques enseignées dans le judaïsme mishnaico-rabbinique⁴.

- Ainsi, en Gn 11,4, le TM nous dit à propos de la concertation des hommes avant la construction de la tour de Babel: „Allons ! Dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre”. La phrase פָּן-נִפְּזֵן עַל-פְּנֵי כָל-הָאָרֶץ/ «afin de ne pas être dispersés sur la face de toute la terre” est traduite dans la LXX: *πρὸ τοῦ διασπαρῆναι ἐπὶ προσώπου πάσης τῆς γῆς*/ „avant d'être dispersés sur la face de toute la terre” (cf. Vulgate : *antequam*; Targum Néophile: „avant d'être dispersés”). Selon Joseph Flavius les hommes avaient l'ordre de se disperser pour coloniser la terre. Dans leur désobéissance ils ne partent pas, mais ils construisent la tour (cf. *Antiquités judaïques* I, 4, 1-3). Ainsi, le choix de la traduction qui porte seulement sur le changement de deux ou trois mots du texte ne signifie pas forcément trahison, ni absence de neutralité ou de fidélité; bien au contraire, cela peut attester une lecture targumique de l'époque.

Ces trois catégories de procédés brièvement présentées ci-dessus nous montrent que les traducteurs de la LXX semblent se déplacer à l'intérieur d'une certaine zone délimitée par des règles ou des techniques de traduction et d'interprétation du texte saint très précises. Les diverses études sur le texte de la LXX ont essayé, à travers la comparaison des variantes qui le séparent du TM, de nous fournir pour chaque livre une vue «critique» sur la façon dont les traducteurs ont mis en pratique les divers procédés. Ces études indiquent qu'à l'intérieur de chaque livre on trouve une certaine liberté dans le choix de la méthode. En conséquence, la LXX est moins une traduction qu'une collection de traductions à l'intérieur d'un même

⁴ Cf. R. Le Deaut, „La Septante: un targum?”, dans R. Kuntzamann, J. Schlosser, eds., *Études sur le judaïsme hellénistique*, LD 119, Cerf, Paris, 1984, p. 185.

livre, où la diversité des unités reflète souvent celle des techniques de traduction.

2. Les diverses techniques de traduction employées dans la LXX

À partir de certains exemples, nous allons maintenant voir comment les anciens traducteurs ont employé concrètement ces diverses techniques de traduction tout au long de leur travail. Cela nous permettra de mieux comprendre pourquoi les divergences que nous trouvons dans la LXX par rapport au TM ne sont pas toutes des lectures particulières, ni des fautes de traduction et ne viennent pas de l'ignorance ou de la négligence des traducteurs. Certains choix de traductions se retrouvent également dans nos éditions modernes de la Bible, car lorsque le TM présente une difficulté, par exemple un mot ou une forme incompréhensible ou énigmatique, les traducteurs font souvent appel à la LXX pour y trouver la solution de secours⁵.

2.1. Les corrections du texte hébreu faites par les scribes

Après le retour d'exil à Babylone, l'activité exercée en Judée par les scribes aurait consisté à sélectionner les meilleurs manuscrits des livres existants et à s'acheminer vers un texte standard de la Bible⁶. Les scribes ou les *sophérim* (סופר = *compteur*) faisaient des observations sur quelques textes difficiles pour établir une lecture „juste” et „orthodoxe”. Dès les débuts de l'époque talmudique (II^e-V^e s.), des sages ont repéré certains passages de l'Écriture qui leur semblaient avoir été modifiés, ou qui, pour le moins, portaient

⁵ Nous faisons référence à quatre traductions françaises: BJ (Bible de Jérusalem); NBS (Nouvelle Bible Segond); TOB (Traduction Œcuménique de la Bible); TOL (Traduction Officielle Liturgique).

⁶ L'activité exercée en Palestine par les scribes de la Grande Synagogue aurait eu lieu vraisemblablement entre le V^e s. et l'époque de Simon le Juste (début du II^e s.). La plus ancienne référence à la Grande Synagogue se trouve dans la *Pirque Abôt* 1, 1 (II^e s. ap. J.C.) qui soutient que la *Torah* a été transmise directement des prophètes aux hommes de la Grande Synagogue. Elis Lévi a proposé dans son livre *Massoreth ha Massoreth* (1538) la théorie du rôle de la Grande Synagogue sur la rédaction et la fixation du canon. Avec cette théorie sur la fixation du canon par Esdras vers 400 ou par la Grande Synagogue au IV^e s. av. J.C., on limite à cette période l'Esprit prophétique en Israël.

la trace d'une substitution pour des motifs de nature théologique. Ils ont appelé ces passages du texte des *tiqquné sophérim* (סופרים תיקוני), des „corrections des scribes”⁷. Bien que ces dernières soient plus nombreuses, le nombre traditionnellement admis est de 18⁸. Ces corrections auxquelles ont parfois procédé les scribes à certains stades de la transmission du texte hébreu n'étaient pas toutes présentes dans les manuscrits primitifs qui ont servi de base pour les traducteurs de la LXX. Voici trois exemples d'éventuelles „corrections des scribes” non incluses dans la LXX mais présentes dans le TM:

- Gn 16, 13 [TM]: אַחֲרַי רָאִיתִי קֵלֶם הִגֵּדָה לִּי / „Elle dit: Est-ce aussi *ici* j'ai vu derrière/après (celui) qui me voit?”. Gn 16, 13 [LXX]: εἶπεν καὶ γὰρ ἐνώπιον εἶδον ὁφθέντα μοι / „[Agar] elle dit: Et en effet, en face [face à face] j'ai vu (celui) *qui s'est fait voir de moi*”. Dans le TM, à la question d'Agar manque un complément au verbe „voir”. L'apparat critique de la BHS propose de lire «Dieu [j'ai vu]» (אֱלֹהִים רָאִיתִי) à la place de l'adverbe „ici” (הֵלֶם) et d'ajouter juste après „et je vis” (וְאָנֹכִי), en base au principe biblique qu'il n'est pas possible de voir Dieu sans mourir (cf. Ex 33, 20)⁹. La LXX a probablement maintenu la version originale. Le texte reste toutefois obscur et les traductions modernes modifient ici le texte hébreu traditionnel (cf. TOL).

- 1 S 3, 13 [TM]: כִּי־מַקְלִים לָהֶם בְּנֵי / „car les maudissaient ses fils [le fils d'Elie]”, or 1 R 3, 13 [LXX]: ὅτι κακολογοῦντες θεὸν υἱοὶ αὐτοῦ / „car maudissaient *Dieu* ses fils”, attestant de la présence du nom *Elohim* dans son modèle. Le datif du pronom לָהֶם (à eux) est ici le reste d'un אֱלֹהִים ayant subi une correction théologique. Les scribes ont voulu éviter que soit relatée une profanation du

⁷ Le verbe תָּקַן apparaît dans la Bible à trois reprises seulement dans le livre de Qohélet (Qo 1, 15; 7, 13; 12, 9) au sens de „redresser, arranger, mettre en ordre”. Les sages l'ont utilisé dans le Talmud pour exprimer l'idée de „correction”; cf. C. McCarthy, *The Tikkuné Sopherim and Other Theological Corrections in the Massoretic Text of the Old Testament*, Orbis Biblicus et Orientalis, 36, Fribourg, 1981.

⁸ Selon les listes rabbiniques dans le TM il y a 18 *tiqquné sophérim*: Gn 18, 22; Nb 11, 15; 12, 12; 1 S 3, 13; 2 S 16, 12; 20, 1; 1 R 12, 16; Jr 2, 11; Ez 8, 17; Os 4, 7; Ha 1, 12; Za 2, 12; Ml 1, 13; Job 7, 20; 32, 3; Ps 106, 20; Lm 3, 20; 2 Chr 10, 16.

⁹ Cette émendation proposée par Julius Wellhausen reste la meilleure explication du TM qui est intraduisible; cf. J. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, Berlin, 1905⁶, pp. 323-324, n. 1.

nom de Dieu. Les traducteurs modernes adoptent le texte de la LXX (cf. TOL, NBS, TOB, BJ)¹⁰.

- Job 7, 20 [TM]: וְאֵיךְ אֶעֱלֶה עָלַי לִמְשָׁחָה / „et suis-je à moi-même un fardeau?"; Job 7, 20 [LXX]: εἰμὶ δὲ ἐπὶ σοὶ φορτίον / „or suis-je pour toi un fardeau?". Dans le TM, Job demande à Dieu ce qu'il lui a fait pour être puni. Parmi les questions qu'il pose, il demande „[en quoi] suis-je à moi-même (עָלַי) une charge?", ce qui n'a pas grand sens face à la LXX ainsi que la *Vieille Latine* (*sum tibi oneri*) qui ont préservé „pourquoi suis-je une charge pour toi (עָלַי)?". Comme cette version induisait l'idée scandaleuse que Dieu porte le poids du péché de Job, les scribes ont corrigé le texte hébreu en supprimant le ך final. Les traducteurs modernes adoptent le texte de la LXX et la proposition de l'apparat critique de la BHS (cf. TOL, NBS, TOB, BJ)¹¹.

2.2. Les lectures considérées comme suspectes par les massorètes

À partir du VI^e s. ap. J.C., les scribes qui ont transmis le texte hébreu (les massorètes) le munirent non seulement d'un système de vocalisation mais également d'une série de remarques marginales et finales afin de garantir une transmission fidèle¹². Ce système concernant la forme extérieure du texte, communément appelé Massorah (*Massora parva* et *Massora magna*), contenait en outre des notes qui cherchaient à indiquer une orthographe défective

¹⁰ Même situation probablement en Job 1, 5; 1, 11; 2, 5; 2, 9 (וַיִּבְרָכוּ אֱלֹהִים) / „et ont-ils béni Dieu"; אֶל-פָּנָיו / „il te bénira en face"; וַיִּבְרָכֶךָ / „il te bénira en face"; אֶל-פָּנָיו וַיִּבְרָכֶךָ / „bénis Dieu") où la LXX suggère qu'il s'agit d'une correction du TM: on y trouve בָּרַךְ à la place d'un verbe de sens opposé (par exemple קָלַל).

¹¹ „La rencontre entre la LXX et la tradition des *tiqquné sophérim* donne un grand poids à cette variante, d'autant plus que cette simple omission d'un ך final correspond parfaitement à un de ces cas où il s'agit d'«omettre une lettre pour éviter que le nom divin ne soit blasphémé» (Talmud de Babylon, *Yebamot* 79a)", D. Barthélemy, *Critique textuelle de l'Ancien Testament*, Tome 5, Orbis Biblicus et Orientalis 50/5, Academic Press Fribourg/Vandenhoeck & Ruprecht Göttingen, Fribourg/Göttingen, 2015, p. 45.

¹² Le terme *massore* répond à la forme récente ou pour – *tradition*, du néo-hébreu מַסֵּר – *livrer, transmettre, remettre*. On a donné le nom de massorètes (en hébreu *Baalei Hamasorah* [Seigneurs/Maîtres de la tradition]) à ceux qui étaient chargés de copier fidèlement les Saintes Ecritures.

ou inhabituelle et à proposer une lecture correcte des mots, en laissant cependant intact le texte consonantique¹³. On parle alors de corrections de type *s^ebir* (participe passif du verbe araméen קבר [„supposer”, litt. „il faut probablement lire”) pour les lectures considérées suspectes et de type *q^rrê-k^ttîb* (litt. קרי [„ce qui doit être lu”) et קתיב [„ce qui est écrit”) pour la prononciation des mots dont l’écriture était fautive.

(1) Aujourd’hui, il y a environ 350 endroits dans le TM où se trouvent des *s^ebir* pour signaler que la forme présente dans le texte n’est pas celle attendue, en indiquant en marge la forme considérée comme juste. En fonction de la date de leur insertion dans les manuscrits, elles se retrouvent ou non dans la LXX. Par exemple:

- Gn 19, 8 [TM] à la place de: „mais, aux *hommes* de Dieu [לְאֲנָשִׁים הָאֵל] ne leur faites rien...”, il faut lire: „mais, à ces *hommes*, ne leur faites rien...”. L’apparat critique indique que le mot הָאֵל [article + Dieu] doit être lu הָאֵלֶּה [article + ceux-ci] avec l’indication *Seb* (*s^ebir*). Gn 19, 8 [LXX] respecte cette correction: τοὺς ἄνδρας τούτους. Elle se retrouve aussi dans toutes les traductions modernes de la Bible.

(2) Quant aux corrections marginales de type *q^rrê-k^ttîb*, à côté des 1300 occasionnels, il y a certains mots dans la Bible hébraïque qui présentent toujours le *q^rrê*. On parle alors de *q^rrê perpétuel*.

Par exemple, pour le tétragramme du nom divin יהוה, à la suite de la tradition juive, le lecteur dira *Adonai*. Selon la traduction de la LXX d’*Adonai* nous avons κύριος qu’on peut traduire par le Seigneur¹⁴. De la même façon, pour éviter de prononcer le nom du

¹³ Le respect du texte était tel aux yeux des massorètes qu’ils ne se sont pas permis de modifier aucune lettre, aucun mot qui leur paraissaient litigieux. Ils appliquaient en effet à la présentation même du texte l’injonction biblique concernant les commandements divins: „Tu n’y ajouteras rien et tu n’en retrancheras rien” (Dt 13, 1) car „l’omission ou l’addition d’une seule lettre peuvent entraîner la destruction de tout l’univers” (Elis Lévitá, *Massoreth ha Massoreth*, Nenstadt, 1474, Venise, 1549).

¹⁴ La plupart des Bibles protestantes francophones rendaient le tétragramme par „l’Éternel” (cf. LSG) tandis que les traductions catholiques utilisaient de préférence la transcription „Yahvé” (cf. BJ). La TOB fut la première Bible française qui le traduit avec „le SEIGNEUR”, en lettres majuscules. Or, en 2001, la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements demanda dans *Liturgiam authenticam* que le nom de Dieu, exprimé en hébreu dans le tétragramme, soit traduit par le „Seigneur” (*Dominus* en latin), „en se conformant à une tradition

dieu cananéen Baal (selon l'indication donnée en Os 2, 19: „J'ôterai de sa bouche les noms des Baals, et on ne mentionnera même plus leur nom”), les Juifs, dans la lecture, le remplaçaient par בִּשְׁתָּ (honte, chose honteuse):

- 1 R 18, 19 [TM]: „Maintenant fais rassembler près de moi Israël tout entier sur le mont Carmel, ainsi que les quatre cent cinquante prophètes du Baal (וְאַחַדְעֵשְׂרֵי מֵבַעַל)”. Le mot Baal est rendu en grec par le mot féminin ἡ αἰσχύνῃ (la honte) en 3 R 18, 19 [LXX]: „prophètes de la honte (προφήτας τῆς αἰσχύνης)”. Plus tard on mettait seulement l'article féminin devant Baal pour avertir le lecteur qu'il faut dire בִּשְׁתָּ, c'est-à-dire „honte” (voir Jg 2, 13; Os 2, 10; Jr 2, 8 ou la citation de 3 R 19, 18 [τῷ Βααλ] reprise en Rm 11, 4: „Je me suis réservé sept mille hommes, ceux qui n'ont pas fléchi le genou *devant Baal* [τῇ Βάαλ]). Bien que cette tradition de lecture soit actuellement ignorée, on en trouve des références dans les notes des Bibles modernes (cf. note à Jr 3, 24 en TOL, TOB, NBS).

2.3. La complexe lecture du texte consonantique

Dans la tradition juive, le sens du texte hébreu était souvent lié à la polyvalence de lecture du texte consonantique, ou à la technique plus tard appelée dans les textes rabbiniques *'al tigré* („ne pas lire ainsi, mais ainsi”). Dans la LXX, ces changements de lecture du TM deviennent techniques de traduction. Les changements sont dus à l'homophonie, à la vocalisation différente des mots, à la confusion sur l'écriture de quelques consonnes, à la prononciation ambiguë ou à la séparation des mots.

a) L'homophonie et la vocalisation différente des mots:

Qo 3, 21 [TM]: „Qui connaît le souffle des fils d'Adam *qui monte* (הֶעֱלָה), lui, vers le haut, et le souffle des bêtes *qui descend* (הֵיִרְדָּה), lui, vers le bas, vers la terre?”. Eccl 3, 21 [LXX]: „Qui connaît l'esprit des fils des hommes, *si* (εἰ) celui-ci monte en haut, et l'esprit de la bête, *si* (εἰ) celui-ci descend en bas dans la terre?”. À la place de la particule préfixée ה aux participes עֹלֶה (montant) et יֹרֵד (des-

immémoriale, évidente déjà dans la Septante” (II, 41, c). Cette directive a été prise en compte par la traduction officielle liturgique française (cf. TOL). En 2002, la NBS opta également pour „Le Seigneur” pour traduire le nom divin, avec, entre parenthèses, le tétragramme YHWH.

ce), la LXX a lu la particule interrogative הֲ (הֲעֵלָה et הֲיִרְדָּת) d'où la conjonction εἰ (si). Dans la tradition juive, à une époque inconnue, le doute exprimé sur la vie future fut éliminé par une modification de lecture du texte vocalique. La LXX conserve une lecture confirmée par l'ensemble des versions anciennes et acceptée par certaines traductions modernes (cf. NBS, BJ).

b) La confusion sur l'écriture de quelques consonnes¹⁵:

- Is 29, 3 [TM]: „Je camperai *en cercle* (כְּדֹוֹר) contre toi, j'entreprendrai contre toi un siège et je dresserai contre toi des retranchements”. Is 29, 3 [LXX]: „Je camperai *comme David* (כְּדָוִד) contre toi, je t'entourerai de retranchements, je dresserai contre toi des machines de siège”. Le mot „cercle” traduit l'hébreu דֹּוֹר, un mot rare et dont le sens est incertain. La LXX lit ici דָּוִד, une lecture attestée également par deux manuscrits médiévaux hébreux et acceptée par certaines traductions modernes (cf. TOB).

c) La prononciation ambiguë¹⁶ et la différente division des mots¹⁷:

Jr 31, 8 [TM]: „Parmi eux l'aveugle et le boiteux (בָּם עֹוֶר וּפְסָם)” est lu en Jr 38, 8 [LXX]: „En fête de Pâque (ἐν ἑορτῇ πασχα)” . Comme le suggère l'apparat critique de la BHS, au lieu de פסח בם ער פסח la LXX a lu במעד פסח (בְּמוֹעֵד פֶּסַח). Ici, à la prononciation ambiguë et à la différente division des mots s'ajoute également la confusion de ר et ד.

d) La suggestion de lecture pour un texte difficile:

- Nb 21, 30 [TM]: „Nous les avons percées de flèches; de Heshbôn jusqu'à Divôn tout a péri. Et nous avons ravagé (וַנַּשִּׁימ) jusqu'à Nofah (נופח) *qui* (אֲשֶׁר) jusqu'à Madaba”. Nb 21, 30 [LXX]: „Et leur

¹⁵ Dans l'écriture hébraïque carrée, surtout quand elle est manuscrite, il existait le risque de confondre facilement certaines consonnes entre elles: ב (Bet) avec כ (Kaf), ג (Gimel) avec נ (Nun), ה (He) avec ח (Het) ou ת (Taw), ש (Sin) avec שׁ (Sin), מ (Mem final) avec ס (Samek), ד (Dalet) avec ר (Reš), צ (Šade) avec ע (Ayin), ו (Waw) avec ז (Zayin), ו (Waw) avec נ (Nun final), ק (Kaf final) avec נ (Nun final).

¹⁶ En effet, en hébreu, certaines consonnes ont presque la même prononciation: ט (Tet) et ת (Taw), ק (Qof) et כ (Kaf), ס (Samek) et ש (Sin), ou bien les gutturales א ה ח (alef, he, het, 'ayin) assez délicates à prononcer.

¹⁷ Le texte hébreu ancien était, en toute probabilité, écrit en continu, sans interruption.

descendance sera exterminée, d'Esebôn jusqu'à Daibôn, et les femmes (καὶ αἱ γυναῖκες) ont encore allumé (προσεξέκαυσαν) *un feu* (πῦρ) contre Moab"¹⁸. 'Al tigré: à la place de אֶשֶׁר (que) on doit lire אֶשֶׁר (ravage), tandis que le Pentateuque Samaritain a lu אֶשֶׁר (feu) comme la LXX. Le texte est très obscur et la traduction reste conjecturale (cf. TOL, NBS, TOB, BJ).

2.4. Le changement d'ordre des consonnes dans les mots hébreux

Les traducteurs de la LXX ont opéré des métathèses, c'est-à-dire des modifications qui consistent à échanger l'ordre des syllabes ou de deux consonnes à l'intérieur d'un mot (*Vaula-Lavau*), technique d'ailleurs très connue dans l'exégèse rabbinique.

- Ps 22, 16 [TM]: וְלִשְׁוֹנֵי מַדְבָּק מִלְקוֹחַי / „Ma vigueur est devenue sèche comme un tesson et ma langue collée à ma mâchoire”. Ps 21, 16 [LXX]: ἐξηράνθη ὡς ὄστρακον ἡ ἰσχύς μου / „...ma force” (Vulgate: *virtus mea*). L'apparat critique de la BHS propose de lire חֲבֵי („mon palais”). Il s'agirait alors d'une métathèse. D'où le texte que nous trouvons dans certaines traductions: „*Mon palais est sec comme un tesson et ma langue collée à ma mâchoire*” (cf. BJ)¹⁹.

- Dt 31, 1 [TM]: וַיֵּלֶךְ מֹשֶׁה וַיְדַבֵּר אֶת־הַדְּבָרִים הָאֵלֶּה: / „Et vint Moïse et il dit ces paroles à tout Israël”. Dt 31,1 [LXX]: καὶ συνετέλεσεν Μωσῆς λαλῶν πάντας τοὺς λόγους τούτους / „Et finit Moïse d'adresser toutes ces paroles”. La LXX opère ici une métathèse en lisant un autre texte consonantique: וַיֵּלֶךְ; ainsi, à la place du verbe וַיֵּלֶךְ (aller, marcher, venir) est lu le verbe וַיֵּלֶךְ (accomplir, finir). Ce type de lecture est témoigné par 1QDeut^b et il se retrouve aussi dans Dt 32, 45 [TM]: וַיֵּלֶךְ מֹשֶׁה לְדַבֵּר / „Et termina Moïse de dire...”²⁰.

¹⁸ Et il est possible de lire וַיֵּלֶךְ comme Hiphil wayiqtol du verbe וַיֵּלֶךְ avec le sens de „nous les avons faits, ou détruits”; ou bien comme וַיֵּלֶךְ (et) + וַיֵּלֶךְ le pluriel irrégulier de וַיֵּלֶךְ (femme). Pour Nofah (נֹפַח) la LXX lit נֹפַח (il a allumé). Moab dans la LXX traduit Madaba (מַדְבָּא) ville de Moab.

¹⁹ Les spécialistes de la critique textuelle signalent par ailleurs des versets où les termes „palais” (חֲבֵי) et „langue” (לִשְׁוֹן) apparaissent de manière parallèle: Job 6, 30; 20, 12-13; cf. E. Tov, *Textual Criticism of the Hebrew Bible*, Augsburg Press, Minneapolis, 2001², p. 360.

²⁰ Cf. E. Tov, *Textual Criticism of the Hebrew Bible*, Augsburg Press, Minneapolis, 2001², pp. 129-130.

- Pr 14, 32 [TM]: כְּמִתּוֹן צָדִיק יִפְּעַח וְיִחְסֶה בְּמִתּוֹתָיו „Le méchant est renversé par sa malice et le juste trouve un refuge dans sa mort”. Pr 14, 32 [LXX]: ἐν κακίᾳ αὐτοῦ ἀπωσθήσεται ἀσεβής ὁ δὲ πεποιθὼς τῇ ἑαυτοῦ ὁσιότητι δίκαιος/„Dans sa malice sera rejeté le méchant, mais le juste est assuré par sa propre intégrité”. La variante porte sur l’expression בְּמִתּוֹתָיו, „dans sa mort”, traduite dans la LXX par τῇ ἑαυτοῦ ὁσιότητι, „par sa propre intégrité”. Il s’agit d’une métathèse dans l’inversion entre le ת et le מ: בְּמִתּוֹתָיו (י + מִתּוֹת + ב / dans + intégrité + son) au lieu de בְּמִתּוֹתָיו (י + מָוֶת + ב / dans + mort + sa). Certaines traductions modernes suivent la lecture de la LXX (cf. NBS, BJ).

2.5. La gematrie

La gématrie (guématrie) est une méthode de lecture des textes hébreux permettant de déduire un nombre à partir de la somme des lettres qui composent un mot. Ce procédé est possible car en hébreu il n’existe pas de chiffres et chaque lettre de l’alphabet est associée à un nombre. Par exemple, la durée de *naziréat*²¹ était, selon la tradition juive, de minimum 30 jours. Ce chiffre est tiré de la valeur numérique du verbe יהיה (10+5+10+5) qu’on trouve à la fin du Nb 6,5 [TM]: „jusqu’à l’achèvement du temps pour lequel il s’est consacré au Seigneur, saint *il sera* (יהיה)”. Réciproquement, on pourrait lire les chiffres comme faisant allusion à quelque chose de bien précis qui n’apparaît pas au premier regard dans le texte. Ainsi, les 318 serviteurs d’Abraham dans Gn 14,14 seraient en fait un seul: Eliézer, le serviteur d’Abraham mentionné en Gn 15,2, dont le nom a la valeur 318.

- Gn 49, 10 [TM]: כִּי־יָבֹא שִׁילֹה/jusqu’à ce que vienne *Shîloh* [qéré Shîlô]. Gn 49, 10 [LXX]: ἕως ἃν ἔλθῃ τὰ ἀποκείμενα αὐτῷ/„jusqu’à ce que vienne *celui* pour qui cela est réservé”²². Le pronom personnel permet donc de faire de ce verset une prophétie messianique (cf. TOL, BJ, TOB). Il faut savoir que le mot

²¹ Le terme de naziréen (hébreu נָזִיר de la racine נָזַר = séparer) se trouve 63 fois dans l’AT. Ce terme, qui peut s’appliquer à un prince (cf. Pr 27, 24: נָזַר = couronne), désigne le plus souvent celui qui se sépare des autres en se consacrant à Dieu par un vœu temporaire ou perpétuel.

²² Le verbe ἀπόκειμαι signifie „être mis de côté”, „être en réserve”, d’où „appartenir à quelqu’un”.

וְשִׁילֹ a également reçu une interprétation messianique dans les Targums, à Qumrân et dans les traditions rabbiniques. Par exemple, dans le Targum Onkelos: „La transmission de la domination ne cessera pas de la maison de Judas, ni le scribe des fils de ses fils, pour toujours, jusqu'à quand viendra le messie, auquel appartient le royaume, et auquel obéissent les nations”. Le Targum Pseudo-Jonathan: „Roi et chefs ne manqueront pas de la maison de Judas, ni des scribes qui enseignent attentivement la Torah, jusqu'au temps où le roi messie viendra, le plus jeune de ses fils, et à cause de lui les nations disparaîtront”²³. Les Targums fondent leur interprétation sur la gématrie des mots בִּיאָ שִׁילֹה (vienne *Shîloh*), dont la valeur de 358 correspond au mot hébreu מָשִׁיחַ (*Mâshîah*)²⁴.

La technique gématrique utilise également la permutation des lettres dans un mot. Certains termes sont interprétés par permutation des lettres dans l'alphabet. La permutation la plus connue est nommée *Atbash* et consiste à faire correspondre à la première lettre de l'alphabet, la dernière; à la seconde, l'avant dernière; etc. Par exemple:

- Jr 51, 1 [TM]: „Ainsi parle le Seigneur: Je vais susciter contre Babylone et contre les habitants de Leb-Qamaï (לֵב קָמַי: le cœur de mes adversaires) un vent destructeur”. D'après l'alphabet *Atbash*, קָמַי לֵב correspond à כְּשָׁדִים, c'est-à-dire aux Chaldéens: כ = ל; ש = ק; ד = ב; ש = ו. Cette interprétation se trouve dans Jr 28, 1 [LXX]: Χαλδαίους et le Targum de Jérémie²⁵. Certaines traductions suivent la LXX et remplacent le cryptogramme (cf. TOL).

²³ Cf. M. Harl, *La Genèse*, Bible d'Alexandrie, 1, Cerf, Paris, 1986, p. 309.

²⁴ La gématrie fut également employée pour sauvegarder la validité de la Loi. Ainsi, en Nb 12,1 lorsque Aaron et Myriam parlent contre Moïse car il épousa une femme „éthiopienne” (כְּשִׁיטָה), donc une femme étrangère au peuple d'Israël, le Targum Onkelos avait trouvé que la valeur numérique du mot כְּשִׁיטָה était de 736 et qu'il correspondait au total de la phrase „belle apparence” (וְכַתְּמָרָא). Ainsi, à la place de femme „éthiopienne” on trouve en araméen femme „belle” (שְׂפִירָתָא); cf. R. Le Déaut, *Targum du Pentateuque*, 3, Nombres, SC 261, Cerf, Paris, 1979, p. 115, n. 1; J.W. Etheridge, *The Targums of Onkelos and Jonathan Ben Uzziel with the fragments of the Jerusalem Targum*, KTAV Publishing House, New York, 1863, 1968², p. 275.

²⁵ La même chose en Jr 25, 26 [TM]: וְהָיָה שֶׁשָׁק „et le roi de Shéshak”, où שֶׁשָׁק serait simplement le nom de Babel (בָּבֶל = שֶׁשָׁק), prononcé d'après l'alphabet *Atbash*. Jérôme connaît la technique et l'applique aussi dans son dernier commentaire sur Jérémie (cf. PL 24, 838).

2.6. L'exégèse interprétative

Parfois, lorsque le texte hébreu présente certaines difficultés théologiques, une interprétation préalable s'impose au traducteur. Il suffit en effet d'ajouter un mot ou de modifier le texte pour rendre le sens moins dur et plus clair à ses nouveaux destinataires :

- Gn 1, 8 [TM]: „Dieu appela le firmament «ciel». Il y eut un soir, il y eut un matin: deuxième jour”. Dans le récit de la création manque ici seulement l'appréciation de Dieu: „cela était bon (כִּי-טוֹב)”. Pour le traducteur de la LXX cela pose un problème théologique, d'où l'ajout: „Et Dieu vit que cela était bon (καὶ εἶδεν ὁ θεὸς ὅτι καλόν)”.

- Ex 24, 5 [TM]: „Puis il envoya *les jeunes* (אֶת-נְעָרָיו) des enfants d'Israël (בְּנֵי יִשְׂרָאֵל); ceux-ci offrirent des holocaustes et sacrifièrent des taureaux au Seigneur (YHWH) comme sacrifices de paix”. Sachant que le mot נָעַר (pl. נְעָרִים) pouvait aussi avoir le sens de „serviteurs”, la LXX a préféré le traduire, à la place de παιδάριον ou παῖς, avec νεανίσκους (jeunes gens, gamins), un équivalent strict du TM, écartant ainsi tout doute. Ce choix sera suivi par les Targums et la Massorah qui ajoutent dans le texte le terme „premiers nés” en araméen (בְּרִכְרִי)²⁶. Le Talmud de Babylone (Méguila 9a) les désigne comme „gamins” (זאטוטי).

- 1 S 14,18 [TM]: „Saül dit à Ahiyya: «Fais approcher l'arche de Dieu (אָרְוֹן הָאֲרוֹן)». Il y avait en effet, ce jour-là, l'arche de Dieu et les fils d'Israël”. La mention ici de l'arche est surprenante car elle se trouvait à Qiriath-Yéarim (cf. 1 S 7, 1). De plus, le terme „fais approcher” (הִגִּישָׁה) s'applique ordinairement à l'éphod (cf. 1 S 23, 9; 30, 7; 2 R 4, 16) dans lequel le grand prêtre portait l'Ourim et le Toummim²⁷. D'où la correction de la LXX: προσάγαγε τὸ εφουδ/ „fais approcher l'éphod” (cf. BJ). Pour défendre le TM, il faudrait supposer que le prêtre ne devait consulter l'Ourim que devant l'arche, symbole de la présence divine.

²⁶ Cf. S.P. Carbone, G. Rizzi, *Le Scritture ai tempi di Gesù: introduzione alla LXX e alle antiche versioni aramaiche*, Edizioni Dehoniane Bologna, Bologna, 1992, p. 44.

²⁷ Constatant que son fils Jonathan et le porteur d'armes étaient absents, Saül souhaite consulter le grand prêtre, mais le tumulte allant en augmentant il lui dit: «retire ta main», c'est à dire ne consulte pas l'éphod immédiatement, pour pouvoir tirer la meilleure part de cette étonnante victoire.

2.7. L'exégèse étymologique

On peut également noter un large recours des traducteurs à l'exégèse étymologique. Ainsi, la pluralité des sens d'un mot a pu être tirée de sa mise en relation avec d'autres usages bibliques ou extrabibliques. Par exemple :

- Js 5, 2 [TM]: „Fais-toi des couteaux des roches (חֲרִבוֹת צָרִים) et remets-toi une nouvelle fois à circoncire les fils d'Israël". Dans Js 5, 2 [LXX]: „Fais toi-même des couteaux des pierres, de la roche dure (ἐκ πέτρᾶς ἀκροτόμου), et remets-toi une nouvelle fois à circoncire les fils d'Israël". Dans la LXX, la traduction est une référence au Dt 8, 15 où l'eau jaillit „de la roche la plus dure" (ἐκ πέτρᾶς ἀκροτόμου/מִצּוֹר הַחֲקָמִישׁ).

- Ex 28, 30 [TM]: „Tu placeras dans le pectoral du jugement *le Ourim et le Toummim* (אֶת־הָאֲוִרִים וְאֶת־הַתּוֹמִיִּם)". Ex 28, 30 [LXX]: „Tu placeras sur le rationnel du jugement *la manifestation et la vérité* (τὴν δῆλωσιν καὶ τὴν ἀλήθειαν)". Ainsi les mystérieux *ourim/toummim* sont interprétés par les thèmes de lumière et de perfection, d'après des étymologies populaires rapportées dans le Targum du Pentateuque²⁸.

De nombreux chercheurs ont remarqué dans le TM l'interférence d'une étymologie autre qu'hébraïque, particulièrement de l'araméen et de l'arabe, deux langues parlées au temps des traducteurs :

- Is 48, 10 [TM]: „Voici que *je t'ai épuré* (צָרַףְתִּיד) du verbe צָרַף, mais non pas dans l'argent en fusion". Is 48, 10 [LXX]: „Voici que *je t'ai vendu* (πέπρακά; de la racine arabe *sarafa*) mais non pour de l'argent" (cf. BJ).

- Gn 18, 12 [TM]: „Après m'être usée, aurai-je *la volupté* (עֲדֹנָה, hapax dans le TM)?" Gn 18, 12 [LXX]: „Cela ne m'est pas encore arrivé *jusqu'à maintenant* (ἕως τοῦ νῦν"; selon le sens du mot עֲדֹנָה attesté en araméen; voir aussi Qo 4, 2).

2.8. L'étymologie des noms propres

Il arrive souvent que pour les noms propres les traducteurs ne préservent pas leurs formes hébraïques en les translittérant, mais

²⁸ Cf. R. Le Déaut, *Targum du Pentateuque*, 2, Exode et Lévitique, SC 256, Cerf, Paris, 1979, p. 227.

qu'ils proposent des équivalents du sens, à l'aide de mots grecs qui n'ont aucun rapport avec les sonorités originales²⁹:

- Lv 16, 8 [TM] (cf. Lv 16, 10-26): „Il tirera au sort pour les deux boucs, attribuant un sort à Dieu (YHWH) et l'autre à Azazel". Lv 16, 8 [LXX] (cf. Lv 16, 10-26): „Et Aaron posera sur les deux chevreaux des sorts, un pour le Seigneur et un pour l'éliminateur (τῷ ἀποπομπαίῳ)". La LXX lit *Azazel* (אַזַּזֵּל) de la racine אִזַּז (envoyer), en créant l'adjectif substantivé ἀποπομπαῖος (lit. „celui qui envoie au loin, qui détourne [d'un mal, d'une maladie]"). D'où notre „bouc émissaire" (Vulgate: *capro emissario*).

Cela est valable aussi pour les noms de lieux, comme nous pouvons le voir par exemple dans le *Cantique des cantiques* où trois toponymes sont traduits par des noms communs en fonction de leur étymologie supposée:

- Ct 4, 8 [TM]: אַמָּנָה (*Amana*, une des deux rivières de Damas) devient πίστειως („la foi") de l'hébreu אָמַן (croire, confiance, fidèle, foi); Ct 6, 4 [TM]: תִּרְצָה (*Tirça*, cité de Canaan, dernière capitale du royaume du nord d'Israël) devient εὐδοκία („la bienveillance") de l'hébreu רִצָּה (avoir du plaisir avec, être favorable à); Ct 7, 5 [TM]: בַּת־רַבִּים (*Bat-Rabbim*, la ville d'Hesbon ou une de ses portes) devient θυγατὸς πολλῶν („Fille-de-beaucoup") du nom בַּת (fille) et l'adjectif רַב (beaucoup).

On trouve parfois dans la LXX la translittération en tant que nom propre d'un nom commun qui n'a pas été reconnu comme tel en judaïsme:

- 1 Esd 2, 12: „Beslemos" (Βέσλεμος) et „Béeltéemos" (Βεελτέεμος) sont des transcriptions en grec de noms communs hébreux signifiant „dans la paix" (בְּשָׁלוֹם) et „maître du jugement" (בְּעֵל־טִעַם); de même en 1 Esd 5, 40 et 9, 49: „Hattharias" (Ἀτθαρίας) et „Hattharatês" (Ἀτθαράτης) pour le mot d'origine perse désignant „le gouverneur" (הַתְּרַשָּׁא).

²⁹ Il est intéressant de remarquer comment certains noms propres furent transcrits: בְּנֵי־בְרַק = Βανηβαρακ (cf. Jos 19, 45), הֶבֶל = Αβελ (cf. Gn 4, 2), יְהוָה = Μαγεδδω (cf. 1 Ch 7, 29). Ces exemples peuvent indiquer une prononciation plus ancienne, et ils peuvent suggérer que les Massorètes, soit n'ont pas écrit correctement les voyelles des noms, soit les ont changées selon d'autres principes de prononciation.

2.9. L'interprétation midrashique

Le midrash était bien implanté dans le judaïsme lorsque débute à Alexandrie l'entreprise de la LXX. Et certaines traductions de la LXX peuvent correspondre à des gloses déjà traditionnelles dans le judaïsme comme on le constate par le témoignage des manuscrits de Qumrân et dans les Targums:

- Ex 12, 40 [TM]: le temps du séjour du peuple en Égypte est de 430 ans, mais la LXX et le Pentateuque Samaritain parlent de 430 ans qui représentent une autre tradition qui indique le temps passé en Égypte et en Canaan (ἦν κατώκησαν ἐν γῇ Αἰγύπτῳ καὶ ἐν γῇ Χανααν ἔτη τετρακόσια τριάκοντα). Dans Ga 3, 17, Paul semble connaître cette tradition: „la loi, venue quatre cent trente ans plus tard” (après la promesse faite à Abraham). Le *Midrach* souligne qu'on atteint 430 ans si l'on inclue la descente d'Abraham en Égypte, le séjour d'Isaac chez les Philistins et le séjour de Jacob en Chaldée, chez Laban (cf. *Midrach Raba*, *Chemoth* 12, 40).

- Nb 12, 8 [TM] dit „il (Moïse) a vu l'image de YHWH (וַיַּרְא מֹשֶׁה יְהוָה יְבִיט)”. Selon Nb 12, 8 [LXX] Moïse ne voit pas Dieu, ni sa forme mais seulement sa gloire: καὶ τὴν δόξαν κυρίου εἶδεν/. „Et il a vu *la gloire* du Seigneur”, supposant l'hébreu וַיַּרְא יְהוָה יְבִיט. En traduisant תְּמוּנָה (forme, image) par δόξα (gloire), la LXX résout ainsi un problème théologique (cf. Ex 33, 20). La même précision se trouve dans le Targum Neofiti 1 et le Targum Pseudo-Jonathan en référence à Ex 33, 18³⁰. Le traducteur de la LXX a dû tenir compte ici de la tradition que la littérature rabbinique appliquera à toute la Bible : l'impossibilité de voir Dieu et rester en vie.

- Pr 24, 28 [TM]: אַל-תִּהְיֶה עֵד-רָעָה לְרֵעִי/ „Ne sois pas un témoin *gratuit* contre ton prochain”; Pr 24.28 [LXX]: μὴ ἴσθι ψευδῆς μάρτυς ἐπὶ σὸν πολίτην/ „Ne sois pas un *faux* témoin contre ton concitoyen”. Le traducteur de la LXX de Proverbes a interprété עֵד-רָעָה comme „faux” en accord avec l'interprétation donnée en *Midrash Rabbah* sur Dt 3, 12³¹. La BHS explique à tort la lecture de la LXX par un changement conjectural de עֵד-רָעָה (gratis) en עֵד-רָעָה (faux).

³⁰ Cf. *Targum Neofiti 1 and Pseudo-Jonathan: Exodus*, M. McNamara, éd., The Aramaic Bible 2, Liturgical Press, Collegeville, Minnesota, 1994, p. 136 et 257.

³¹ Cf. Jean De Waard, „La Septante: une traduction”, dans A.C.F.E.B., *Études sur le judaïsme hellénistique. Congrès de Strasbourg (1983)*, LD 119, Cerf, Paris, 1984, p. 136.

Nous pouvons retrouver des traces de ces interprétations mi-drashiques non seulement dans la LXX mais aussi dans les remarques marginales du TM faites par massorètes. L'exemple le plus connu concerne les deux versets de Nb 10,35-36³² (en hébreu la *pârâchôt b'ha'ālôt'kâ* [פָּרָשׁוֹת בְּהַעֲלֹתֶיךָ]) et il s'appuie sur la discussion suivante:

„Rabbin Siméon ben Gamaliel disait: Cette section (Nb 10, 35-36: acclamations rituelles à l'arche qui se lève et se pose) doit être enlevée d'ici et écrite à sa juste place. Et pourquoi fut-elle écrite ici? Dans le but de fournir une pause entre le premier récit de la punition et le second récit de la punition. Quel est le second récit de la punition? *Et le peuple commença à murmurer...* (Nb 11, 1ss). Et le premier récit de la punition? *Et ils partirent de la montagne du Seigneur...* (Nb 10, 33). Et où est sa juste place? Dans le chapitre sur les ordres de campement et de marche (Nb 2). Mais à la fin, quand les méchants seront exterminés et cesseront leurs mauvaises actions, cette section reviendra à sa place” (Talmud de Babylone, *Shabbat* 115-116)³³.

En effet, comme le fait remarquer le TM, cette section dans les manuscrits hébreux, puis dans les Bibles Rabbiniques, est précédée et suivie par un **¶** (*nun inversif*) indiquant un doute des scribes sur la position des versets³⁴. Il est fort probable que le I^{er} *nun* (**¶**), à la fin du v. 34, indiquerait que ce verset occupe une autre place dans d'autres manuscrits, tandis que le II^e *nun* (**¶**), à la fin du verset 36, indiquerait que dans certains manuscrits on ait à lire maintenant le verset pourvu du I^{er} *nun*. En d'autres termes, les *nun* inversifs évoqueraient l'existence d'un ordre différent des versets: 35, 36, 34. La LXX confirme cette hypothèse³⁵.

³² Nb 10, 34-36 [TM]: „³⁴La nuée du Seigneur les couvrait pendant le jour, au moment où ils quittaient le campement. (**¶**) / ³⁵Quand l'arche partait, Moïse disait: «Lève-toi, Seigneur! Tes ennemis se disperseront, tes adversaires s'enfuiront devant toi!» / ³⁶Et quand elle faisait halte, il disait: «Reviens, Seigneur!... Innombrables sont les milliers d'Israël!» (**¶**)”.

³³ Voir le commentaire de M.-A. Quakim, *Le Livre brûlé. Philosophie du Talmud*, Points-Sagesses, Seuil, Paris, 1993², pp. 193-228; cf. G. Dorival, *Les Nombres, La Bible d'Alexandrie*, 4, Cerf, Paris, 1994, p. 284.

³⁴ On trouve le *nun hafoukha* („*nun inversif*”) en neuf endroits dans le TM: deux fois en Nb 10, 34 et 36 et sept fois en Ps 107, 21-26 et 40.

³⁵ Nb 10, 34-36 [LXX]: „³⁴Et il arriva, au moment où le coffre levait le camp, que Moïse dit: «Éveille-toi, Seigneur, que soient dispersés tes ennemis, que s'enfuient

2.10. La détermination du sens d'un mot à partir du contexte

Une autre méthode de traduction consiste à déterminer le sens d'un mot à partir du contexte. Par exemple, l'interjection נָּ signifie normalement „s'il te plaît, je t'en prie”. Mais en Ex 12, 9 [TM] elle a le sens de „cru, pas cuit”, parce que cela est imposé par le contexte: „N'en mangez de lui [agneau] rien *cru* (נָּ)”. La LXX (ῥυμον) et la Vulgate (*crudum*) font cette traduction. Ce sens est aujourd'hui accepté normalement dans toutes les traductions modernes de l'hébreu (cf. TOL, BJ, TOB, NBS).

En présence d'un hapax ou d'un terme rare, le traducteur choisit également en fonction du contexte un vocabulaire compréhensible ou des mots ordinaires³⁶:

- Gn 38, 14: lorsqu'on explique que Tamar, pour aller au-devant de Juda, „se couvrit d'un voile et s'enveloppa” (וַתִּכְסֶּה בַּצִּיצִי וַתְּהַעֲלֶהָ) (וַתִּכְסֶּה בַּצִּיצִי), la LXX rend וַתְּהַעֲלֶהָ (Hitphael, wayyiqtol du verbe עָלָה), qui paraît ici quelque peu redondant et moins documenté (cf. Jon 4, 8), par ἐκαλλωπίσατο („elle se fit belle; elle s'orna”). D'où les traductions modernes qui optent pour „rendue méconnaissable” (cf. TOB, TOL).

- Ex 28, 4: dans la présentation des vêtements du grand prêtre, le terme וָשֵׁן qui désigne la poche de tissu carrée, accrochée sur sa poitrine et contenant *ourim* et *toummim*, a été compris dans la LXX comme περιστήθιον („pectoral”; lat. pectoralis, qui este autour de la poitrine), tel qu'il est aujourd'hui rendu dans toutes les traductions modernes (cf. NBS, TOL, BJ, TOB).

- Le traducteur d'Isaïe rend le mot rare וָשֵׁן (crépuscule) deux fois de manière différente selon son contexte: Is 5, 11 [LXX]: ὀψέ/ tard; Is 59, 10 [LXX]: ἐν μεσονυκτίῳ/minuit, tandis que dans le livre de Jérémie, le verbe παρασκευάζω (préparer) traduit quatre verbes hébraïques différents: שָׁדַד/se sanctifier (Jr 6, 4); בָּרַח/bruler

tous ceux qui te haïssent!» / ³⁵Et, au lieu de repos, il dit: «Tourne-toi, Seigneur, vers les milliers, les myriades en Israël!» / ³⁶Et la nuée faisait de l'ombre sur eux de jour quand ils levaient le camp hors du campement”.

³⁶ Cf. J.-M. Auwers, „Le Pentateuque d'Alexandrie et le Texte Massorétique: enjeux d'une confrontation”, dans C. Dogniez, M. Harl, eds., *Le Pentateuque. La Bible d'Alexandrie*, Folio Essais 419, Gallimard, Paris, 2003, p. 618.

[de colère] (Jr 12, 5); הָלַל/se déchaîner (Jr 26, 9 [LXX]/Jr 46, 9 [TM]); אָפֶּטֶר/affûter (Jr 28, 11 [LXX]/Jr 51, 11 [TM]). De quatre verbes spéciaux, on est passé à un général qui s'intègre parfaitement dans chaque contexte. Les traductions modernes suivent parfois ces choix (cf. TOL, BJ, TOB).

2.11. Les glissements sémantiques, l'invention des mots et la transcription

Dans la LXX, un certain nombre de termes, religieux pour la plupart, s'emploient avec un sens inhabituel en grec en dehors de la littérature biblique. Un bon exemple en est l'emploi du verbe χρίω (oindre), sens parfaitement légitime en grec pour traduire l'hébreu מָשַׁח, mais inhabituel pour l'adjectif χριστός, „oint, enduit d'huile”, lorsqu'il est utilisé pour parler du roi Messie, l'Oint (cf. Ps 2, 2). De même, le mot grec ἄγγελος, qui avant de servir d'équivalent à l'hébreu מַלְאָךְ, désignait un messager qui n'était pas forcément muni d'ails. Ou le nom λειτουργία (le service, l'office, la fonction, le ministère) qui a été retenu pour traduire la notion biblique de עֲבֹדָה, „service” de Dieu.

Dans d'autres cas, cependant, le problème semble bien se situer du côté du sens lexical. Ainsi, le mot δόξα (littéralement „opinion”) a rapidement pris le sens de „gloire”, sans que soit rendue pour autant la vraie richesse sémantique de l'hébreu כְּבוֹד (poids, importance). Plusieurs autres mots tombent dans cette catégorie, comme le verbe κτίζω (bâter, fonder) lorsqu'il signifie „créer” (בָּרָא), ou le nom διαθήκη (testament) pour désigner „l'alliance” (בְּרִית). Dans la Bible grecque, ces mots sont employés avec un sens lexical qui ne se retrouve jamais, ou presque jamais, dans les textes non juifs.

Les traducteurs se trouvent parfois dans l'impossibilité de trouver un équivalent grec pour un mot ou une expression hébraïque. Alors, ils proposent soit une traduction qui s'écarte du sens original, comme en Ex 6, 12-30, où עֲרַל שְׂפָתַיִם („incirconcis des lèvres”) est traduit par ἄλογός εἰμι („je suis sans parole/raison”) ou par ἰσχνόφωνός εἰμι („j'ai la voix sèche”), soit ils optent pour une traduction mot à mot, comme en 2 Chr 34, 27 où כִּשְׁמָעָךְ („quand tu as entendu”) est traduit par ἐν τῷ ἀκοῦσαί σε („dans ton ouïr”), soit, enfin, ils créent de nouveaux mots, dont le plus célèbre est

sans doute θυσιαστήριον³⁷, pour traduire l'hébreu מזבח (autel; du verbe נחל = abattre un animal pour un sacrifice)³⁸.

Certains passages laissent penser que dans un premier temps les traducteurs de la LXX ont simplement translittéré les mots hébreux et qu'ils ont été traduits seulement par la suite. Et comme la translittération n'a pas été écartée, on trouve la translittération originale et la traduction ultérieure: Gn 22, 13: בִּבְרָךְ (*dans un buisson*)/ἐν φυτῷ σαβεκ; 1 S 5, 4: יַחַד מַעַלְלֵי (sur le seuil)/ἐπὶ τὰ ἐμπρόσθια αμμφεθ; 1 S 6, 15: וְאֶת־תֵּיבֶה (et le coffre)/καὶ τὸ θέμα εργαβ; 2 R 10, 22: הַמַּעֲלָלִים (sur le vestiaire)/ἐπὶ τοῦ οἴκου μεσθααλ.

2.12. Des adaptations au contexte hellénistique de la diaspora juive

Les traducteurs grecs ont du également adapter leur message au monde égyptien hellénistique, car ils s'adressent à des juifs vivant dans un milieu urbain à prépondérance païenne, bien différent de celui d'Israël. Voici quelques exemples:

1) On trouve dans la LXX des termes techniques de l'administration égyptienne: διάδοχος/„successeur” (cf. 1 Ch 18, 17); ὑπομνηματογράφος/„archiviste” (cf. 2 Ch 34, 8); νομός/„part, portion, division [de territoire]” (cf. Is 19, 2). Des termes utilisés dans le culte païen: παστοφόριον/„chambre du temple” (cf. Is 22, 15); τελεσφόρος/τελίσκομαι/„initié et initiation [à la prostitution sacrée]” (cf. Dt 23, 18). Des monnaies juives sont remplacées par un terme grec, qui n'est pas toujours exact: le mot ἡξ/„sicle” est rendu en Gn 23, 15 par δίδραχμον (qui est l'équivalent du statère, le sicle valant le double, un tétradrachme).

³⁷ Le mot θυσιαστήριον est formé à partir du nom θυσία, le sacrifice, l'offrande, la victime (à l'origine, θύω = sacrifier, égorger, abattre) et le suffixe -στήριον qui indique le lieu où l'on place l'offrande (racine στα- = être là + le suffixe -τήριον = lieu de l'action).

³⁸ Dans les textes grecs, l'équivalent serait βωμός, qui depuis Homère et encore à l'époque hellénistique est très employé. Il apparaît également dans la LXX lorsqu'il est question des autels cananéens qu'on ordonne aux Israélites de détruire. On le rencontre une seule fois dans le NT pour désigner en Ac 17, 23 l'autel païen des Athéniens dédié „Au dieu inconnu”; cf. S. Daniel, *Recherche sur le vocabulaire du culte dans la Septante, Études et commentaires LXI*, Librairie C. Klincksieck, Paris, 1966, pp. 15-32.

2) Des détails concernant la géographie, l'habitat et le mode de vie égyptiens ne sont pas rares dans la LXX. Ainsi, en Gn 41, 45 et Ex 1, 11, l'antique ville égyptienne d'On (ון) devient la ville d'Héliopolis (Ἡλίου πόλεως), près du Caire, où se trouvait le célèbre sanctuaire. En Ex 10, 13 au lieu d'un רוֹחַ הַקֶּדִים/„vent d'est”, c'est un ὁ ἄνεμος ὁ νότος/„vent du sud” qui apporte les sauterelles (en Israël les sauterelles viennent de l'est du désert de Juda, en Égypte elles viennent de la Nubie, du sud). La „tente bédouine”/אֹהֶל est remplacée par la „maison”/οἶκος (cf. Gn 25, 27). La „porte”/שַׁע, lieu de rassemblement public dans les villes d'Orient, n'a pas la même importance dans la culture hellénistique, d'où la traduction πόλις/„la ville” (cf. Gn 22, 17; 24, 60)³⁹.

3) L'adaptation culturelle peut parfois relever de la prudence politique. Ainsi, en Lv 11, 5 [TM]: „Le lièvre (צִבְעֹן), parce qu'il rumine, mais n'a point le pied corné, sera impur pour vous” est traduit en Lv 11, 5 [LXX]: „Le lièvre (δασύποδα [δᾶσύ-πους = qui a les pieds vêtus] et non le mot ordinaire λαγώς), parce qu'il rumine...”. Selon le Talmud, le nom λαγώς a été évité par les traducteurs parce qu'il évoquait le nom du père du premier Ptolémée, *Lâgos*, fondateur de la lignée des Lagides⁴⁰. Il se retrouve par contre dans le Ps 103, 18 [LXX]: „les rochers sont le refuge des lièvres (λαγωῖς)” (cf. *Alexandrinus*).

4) L'aspect identitaire de la diaspora juive reste également important. Dans l'oracle d'Is 19, 25 [TM], l'Égypte, l'Assyrie et Israël

³⁹ Donc, dans la LXX on ne se tient pas „au milieu de la porte”/בְּתוֹךְ הַשַּׁע, mais au „milieu de la ville”/εἰς μέσον τῆς πόλεως (cf. 1 S 9, 18) et non plus „au milieu de la porte”/אֶל-תּוֹךְ הַשַּׁע, mais „à côté de la porte”/ἐκ πλαγίων τῆς πύλης (cf. 2 S 3, 27).

⁴⁰ Le Talmud de Babylone (*Megilla* 8a et 9b) donne une liste de 15 corrections faites oralement lors de la lecture du texte hébreu, corrections qui, d'après le Talmud, se retrouvent également dans la LXX. En réalité, ce n'est que pour Gn 2, 2 et Lv 11, 5 que les corrections mentionnées par le Talmud se retrouvent dans la LXX. Voici le texte de la 15^e correction: „Et eux n'écrivirent pas pour lui הארנבה אֶת parce que le nom de la femme de Ptolémée était הארנבה (c'est-à-dire λαγώς) afin qu'il ne dise pas: «les juifs se sont moqués de moi et ils ont placé le nom de ma femme dans la Torah»”; cf. F.G. Martinez, *La Genèse d'Alexandrie, les rabbins et Qumrân*, dans A. Hilhorst, G.H. Van Kooten, éd., *The Wisdom of Egypt. Jewish, Early Christian and Gnostic Essays in Honour of Gerard P. Luttikhuisen* (*Arbeiten zur Geschichte des antiken Judentums und des Urchristentums* 59), Brill, Leiden, Boston, 2005, p. 25.

sont mis sur le même plan aux yeux du Seigneur: „Béni mon peuple l'Égypte, et Assur l'œuvre de mes mains, et Israël mon héritage”. Alors Is 19, 25 [LXX] traduit: „Béni mon peuple qui est en Égypte et qui est chez les Assyriens, c'est-à-dire Israël, mon héritage”. Os 11, 1 [TM]: „Quand Israël était jeune, je l'aimais, et d'Égypte j'appelais mon fils” devient Os 11, 1 [LXX]: „Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé mes enfants”⁴¹.

3. La LXX, traduction et interprétation du texte hébreu

Durant une longue période, la majorité des biblistes, en présumant que la version grecque avait été faite à partir d'un texte hébreu proche du TM, ont traité la LXX de „mauvaise traduction” en critiquant toutes sortes d'écarts qui la distinguaient de l'original hébreu. Or, la découverte des manuscrits bibliques à Qumrân a montré qu'il était assez illusoire de parler, pour cette époque, d'un texte hébreu prémassorétique sur lequel auraient travaillé les traducteurs. Dès lors, il semble assez difficile d'évaluer les écarts entre la LXX et le TM, faute de connaître précisément le texte, ou plutôt les textes sur lesquels s'est fait le travail de traduction, de même que l'état de la première traduction grecque. Comme l'avaient déjà anticipé certains spécialistes, il serait plus correct de considérer aujourd'hui que, pour certains livres, la traduction de la LXX a été faite à partir d'un *Vorlage* hébraïque parfois différent du texte prémassorétique, témoignant donc d'un autre état du texte hébreu.

On serait parfois tenté de croire qu'une rétroversion faite à partir du texte grec de la LXX rendrait un texte hébreu antérieur aux manuscrits massorétiques en notre possession. Seulement, comme nous venons de le présenter, les traducteurs juifs d'Alexandrie n'ont pas simplement accompli une transposition mécanique de chaque mot d'une langue à l'autre. À côté des techniques grammaticales ou philologiques simples et communes à toute traduction, ils ont souvent fait dans leur travail une „mise à jour”

⁴¹ Le Targum: *je les ai appelés fils*. L'image du Seigneur en tant que père est bien attestée ailleurs dans l'AT (cf. Dt 14, 1; 32, 6; Is 1, 2-20; 3, 9; Jr 3, 19-22; 4, 22; 31, 9-20). Dans le Moyen-Orient ancien, les rois étaient souvent désignés comme des enfants des dieux et le roi davidique était appelé „fils” (cf. Ps 2, 7; 2 S 7, 14); mais ici c'est l'Israël biblique qui reçoit cette dignité royale.

(*aggiornamento*) du contenu et même du message du texte saint à la lumière de l'interprétation juive de l'époque, de la situation dans laquelle se trouvait la communauté juive de langue grecque pour laquelle ils traduisaient et de l'usage qu'en pouvaient faire les étrangers chez qui les Juifs vivaient. La traduction qui en résulte est ainsi „posée” dans un nouveau contexte théologique, historique, culturel, géographique, politique et social. La LXX s'avère donc être une création littéraire plus qu'une simple traduction de la Bible hébraïque.

Nous pouvons conclure que l'affirmation du professeur Roger Le Déaut garde toujours son actualité: „Le problème essentiel de la Bible grecque (un texte unique diversifié par la suite ou de multiples recensions finalement unifiées) ne sera résolu qu'après avoir clairement défini la nature de ce texte en tant que traduction, en précisant d'abord le but poursuivi: traduire simplement ou expliquer” (Roger Le Déaut, *Liturgie juive et Nouveau Testament*, Institut Biblique Pontifical, Rome, 1965, p. 35).